

ANNE-MARIE CHENY

UNE BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE



NICOLAS-CLAUDE FABRI DE PEIRESC
ET LA FABRIQUE DU SAVOIR

Préface de Joël Cornette

Époques
CHAMP VALLON

ÉPOQUES
EST UNE COLLECTION
DIRIGÉE PAR
JOËL CORNETTE

Illustration de couverture:
*Daniel Rabel, Entrée du Grand Seigneur, Paris, Musée du Louvre,
départements des Arts graphiques.*

© 2015, CHAMP VALLON, 01350 Ceyzérieu
www.champ-vallon.com
ISBN 979-10-267-0047-0
ISSN 0298-4792

UNE BIBLIOTHÈQUE BYZANTINE

Anne-Marie Cheny

*UNE BIBLIOTHÈQUE
BYZANTINE*

*NICOLAS-CLAUDE FABRI DE PEIRESC
ET LA FABRIQUE DU SAVOIR*

Préface de Joël Cornette

Champ Vallon

PRÉFACE

« *Le prince des Curieux* » (*Gassendi*)

Connaissez-vous Nicolas-Claude Fabri seigneur de Peiresc ? À cette question, peu nombreux sans doute seront les lecteurs qui répondront par l'affirmative. Et pourtant... Après avoir refermé ce livre, chacun aura découvert une personnalité unique et pour le moins hors-norme, aussi originale qu'attachante. Entouré de ses chats – ils sont réputés pour aimer les livres (« c'étaient les conservateurs de sa bibliothèque », écrit Gabriel Naudé) –, quelque peu misanthrope, Peiresc, resté célibataire, n'eut que la culture pour épouse. Il fut tout à la fois historien, bibliophile, lettré, érudit, collectionneur, ou « amateur » déjà quasi encyclopédique, tel qu'au XVIII^e siècle on l'entendra. Bref, un homme qui a voulu « savoir tout sur tout », et transforma sa maison aixoise en un « abrégé de toutes les curiosités du monde », comme l'écrit le peintre et l'ami Rubens : un de ses mémoires manuscrits renferme une recette « pour faire dormir ou resver » ! Peiresc fut aussi, et peut-être avant tout, un extraordinaire passeur de culture, transcendant les frontières, y compris religieuses. Le symbole pourrait en être, dans la liste des objets qui lui sont expédiés de Tunis en octobre 1631, « une paire de pantoufles à la christianesque et une autre rouge à la Moresque » : on peut ainsi imaginer notre savant chaussé un jour de pantoufles chrétiennes et le lendemain de pantoufles « moresques » !

L'originalité ici est de faire revivre ce lettré oublié à partir de ce qu'il eut de plus cher : sa bibliothèque, mais non pas sa bibliothèque morte, figée, à l'image de la liste impressionnante des 4 000 livres (sur les 5 000 qu'il possédait sans doute), dont plus d'une centaine de manuscrits, liste dressée dans le cadre d'un inventaire après décès, mais sa bibliothèque vivante, sa bibliothèque en action. On découvrira ainsi le portrait d'un bibliophile acharné, si attaché à ses beaux ouvrages qu'il les fait amoureusement relier, par ses deux relieurs attitrés, en maroquin rouge importé du Levant, avec un monogramme doré gravé au centre des plats. Pour constituer ce formidable instrument de culture et de savoir, depuis sa Provence, Peiresc suit l'actualité européenne de l'édition par la correspondance qu'il entretient avec ses amis lettrés. Des libraires lui envoient des « fagots » de livres : on mesure l'importance de Sébastien Cramoisy, le grand libraire de la rue Saint-Jacques à Paris, qui embel-

PRÉFACE

lit sa collection byzantine de magnifiques in-folios des Pères de l’Église grecque ; on mesure aussi l’importance des grandes foires aux livres, notamment allemandes (Francfort), qui éditent des catalogues. Peiresc finance ses ouvrages par des lettres de change, à l’aide de commissionnaires avançant l’argent qui permet à des érudits, comme Gabriel Naudé, de le fournir en titres convoités. Dans son hôtel particulier à Aix-en-Provence, cinq ou six pièces étaient consacrées à la conservation de ses précieux imprimés, avec des placards pleins à ras bord d’ouvrages « en colonne ». Ses livres étaient rangés suivant leur format, en fonction de la qualité de leur reliure ou par discipline (les manuscrits orientaux étaient conservés dans la « salette à main droite »). C’était une bibliothèque sans bibliothécaire, sinon Peiresc lui-même qui, seul, maîtrisait parfaitement l’agencement désordonné de cet ensemble unique : il s’occupait en personne du rangement, en suivant certaines des règles établies par les maîtres du classement normé, comme Antoine du Verdier ou Gabriel Naudé. Mais il faut avant tout imaginer un fouillis de livres envahissant les planchers, grimpant le long des murs, avec des colonnes de manuscrits se dressant dans toutes les pièces, parmi les statues de marbre et bronze, les vases, les médailles, les pierres gravées, les portraits, les momies, les instruments de mathématiques. Et cette « armée de chats », pour lesquels, explique Gabriel Naudé, Peiresc professait une délection particulière…

À l’exemple de cette intrusion dans l’étonnant univers de papier de Peiresc, Anne-Marie Cheny nous invite à un voyage dans le temps mais aussi dans un espace ouvert aux quatre vents d’une singulière aventure intellectuelle, l’espace méditerranéen, et plus précisément oriental et proche-oriental, un espace qui transcende les frontières politiques et confessionnelles, capable de faire dialoguer, en un pacte érudit supérieur aux divisions religieuses, un pasteur protestant, un savant jésuite et un voyageur musulman : voyez les relations entretenues autour de Peiresc avec le protestant Claude Saumaise, le juif Salomon Azubi et Osman d’Arcos, un catholique converti à l’islam. Il y a également ce saisissant exemple de la formation par Peiresc du premier cercle de coptisants en France, associant deux protestants (dont un pasteur), un jésuite, un minime, un oratorien et un capucin, au moment même où – nous sommes en 1633 – la guerre de Trente Ans, manifestation sanglante d’intolérance religieuse, fait rage en Europe.

La méthode choisie se révèle passionnante : unir un inventaire après décès, « le catalogue des livres tant imprimés que manuscrits se trouvant dans la chambre de Peiresc et dans les autres pièces de sa maison » au moment de sa disparition, à sa correspondance, une correspondance immense, prolifique, puisqu’il y eut plus de 10 000 lettres échangées avec 500 correspondants (heureusement Internet n’a pas encore été inventé !). Anne-Marie Cheny s’est aussi intéressée aux dossiers personnels, ces dossiers de travail de Peiresc, qui permettent quasiment de se pencher, derrière son dos, pour l’observer écrivant avec sa plume d’oie dans son cabinet, au quotidien, ou être, avec lui, dans son « laboratoire » sous les toits dans sa maison d’Aix-en-Provence, l’hôtel de Callas (démantelé au XVIII^e siècle), ou encore dans celle de Belgentier, sa

PRÉFACE

belle résidence de campagne près de Toulon, agrémentée d'un magnifique jardin et d'une tour-observatoire : ces fascicules – 40 000 pages environ, en 130 volumes ! – nous permettent de partager les centres d'intérêt privilégiés par le magistrat-chercheur, grâce à ses annotations et à ses informations écrites d'un coup de plume sec.

Les nombreux documents qui accompagnent cette enquête contribuent aussi à nous faire entrer dans l'univers visuel de Peiresc, un univers fait de traces matérielles, de dessins, une sorte d'imaginaire lettré, avec un souci particulier de précision graphique, notamment dans la représentation des objets, afin de restituer la réalité archéologique, parti pris de réalisme particulièrement novateur (voyez cette technique du papier mouillé qui permet une copie exacte des médailles) : la fidélité des représentations, de l'image comme médium de connaissance, voilà l'exigence constante de Peiresc, qui demande avant tout de savoir « *portraire* ». Il a su s'entourer de dessinateurs et de peintres (le dessin remplace l'objet qu'on ne peut posséder) de grande qualité, comme Claude Mellan, graveur en taille-douce, l'auteur du seul beau portrait connu de Peiresc : il lui fait dessiner les principales curiosités de son cabinet. Car le « *système Peiresc* », c'est avant tout l'*histoire de la constitution d'un extraordinaire réseau de captation de livres et d'objets, médailles, monnaies, vases, plantes, antiquités, fossiles, mais aussi animaux vivants (des caméléons, par exemple) ou naturalisés (quatre crocodiles, un « chat marin », un « poisson di la scie ou poisson épée »...), qui révèlent une passion dévorante pour l'Orient*. Le « *cœur* » de cet extraordinaire réseau, c'est bien sûr Peiresc lui-même, dont on mesure la précocité d'une passion savante qui jamais ne s'est démentie depuis qu'il fréquenta le collège jésuite d'Avignon, avant son voyage initiatique en Italie qu'il parcourut, de Venise à Naples, entre 1599 et 1602, quand il avait vingt ans. Il y eut alors la rencontre décisive, à Padoue, avec Gian Vincenzo Pinelli (1535-1601), dont il fit son modèle de savant érudit – il avait constitué la plus belle, la plus riche bibliothèque qu'aucun particulier eût jamais possédée, jointe à un extraordinaire cabinet d'antiquités et de médailles –, et la rencontre avec des personnages importants comme François Borromini, le cardinal Bellarmin, ou encore Galilée.

C'est à la fois un humaniste à la Pic de la Mirandole qui se révèle ici, mais un humaniste qui tend à se « *dresser* » à un savoir scientifique, rigoureux et méthodique, capable de se détacher des Anciens au moment même où Galilée pense l'écriture de la nature en langage mathématique. Peiresc possède ainsi une lunette grossissante, ancêtre du microscope, et une lunette astronomique qu'il installe dans sa maison d'Aix-en-Provence (dès le 25 novembre 1610, il observe le « *ballet* » des satellites de Jupiter) : avec son ami Gassendi, il est ainsi à l'origine de la naissance de l'astronomie en France, et c'est sans doute l'utilisation de ces lunettes qui le conduit à étudier le fonctionnement de l'œil, le cristallin donnant une image renversée comme une lentille de lunette. Anne-Marie Cheney met bien en évidence cette double identité intellectuelle de Peiresc – humaniste et homme de science –, un curieux universel qui soumet son savoir à l'épreuve de la raison. Il démontrera ainsi que des os de « *géant* » sont en fait une dent d'éléphant ; quant à l'éclipse de Lune de 1635, observée à partir

PRÉFACE

d'un travail de comparaison menée par toute une équipe d'observateurs, une « confrérie » scientifique, en différents lieux de la Méditerranée – c'est là le premier réseau moderne d'observations astronomiques simultanées –, elle aboutit à une rectification des cartes marines par la réduction de mille kilomètres de la partie orientale de la Méditerranée. Il y a bien d'autres exemples de cette scientificité à l'œuvre, de la circulation du sang à la carte de la Lune, en passant par son soutien à Galilée poursuivi par l'Inquisition (« et pourtant elle tourne ! »). Si Peiresc peut être considéré comme un authentique homme de science, le merveilleux n'est jamais loin dans un univers de pensée marqué par la porosité des frontières entre naturel et surnaturel : notre homme s'intéresse à la sorcellerie (nous sommes alors au sommet de la chasse aux sorcières et il se montre particulièrement troublé par l'affaire Gaufridy à Aix en 1611). Il appartient bien à une époque charnière entre deux mondes : ni simple humaniste ni complètement savant cartésien, mais qui tient avant tout à faire partager ses découvertes dans le cadre d'une académie informelle qu'il constitue autour de lui, par ses lettres et au gré des visites qu'il reçoit, à Aix ou à Belgontier : Rubens, Grotius, François Barberini, neveu d'Urbain VIII…

C'est surtout le réseau épistolaire de Peiresc qui impressionne par son ampleur : il mobilise pas moins, on l'a dit, de cinq cents compétences complémentaires ! À la fois hiérarchisée et multipolaire, sa structure révèle une extraordinaire diversité des fonctions sociales, professionnelles, voire politiques des membres qui le composent, avec d'influentes protecteurs, comme Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII, ou Richelieu, le cardinal-ministre. Il y a également ces marchands, ces consuls, ces missionnaires, ces voyageurs dont la fonction facilite le rôle de prospecteur des objets convoités. Et puis il faut ajouter, bien sûr, tous ces savants et ces lettrés qui participent aux débats, dans le cadre de cette académie virtuelle constituée par les échanges épistolaires, abordant tous les sujets, jusqu'aux plus futiles, apparemment, comme cet échange consacré aux pommes reinettes avec Denis Guillemin, prieur de Roumoules ! On peut ainsi observer, de l'intérieur en quelque sorte, les ressorts de ce système fondé à la fois sur l'achat, mais aussi et surtout le don et le contre-don, ferment d'une amicitia, l'amitié au sens cicéronien du terme, fondée sur un respect entre pairs et la reciprocité des services, cœur du lien social de la République des lettres, à l'exemple de ce cadeau du magnifique feuillet d'ivoire représentant peut-être Justinien donné à François Barberini en 1625, une manière d'assurer d'une certaine manière la fidélité de l'influent cardinal et de profiter de son pouvoir et de ses réseaux romains. Voyez encore la mappemonde offerte par Peiresc au musulman ex-catholique Thomas d'Arcos, à l'origine de fructueux échanges.

Comment s'ouvrir à l'Orient ? La technique de Peiresc est de relever tous les noms indiqués au détour d'une conversation ou d'une lettre afin de nouer de nouveaux liens. On voit bien ici l'importance de Marseille, porte d'entrée de l'Orient, et de la chambre de commerce qui paie la pension de l'ambassadeur à Constantinople. On devine les relations nouées entre cette chambre de commerce marseillaise et le parlement de Provence qui règle les litiges survenus entre des membres de la nation française des

PRÉFACE

Échelles du Levant. Patiemment tissées et entretenues, toutes ces relations permettent au magistrat érudit de disposer bientôt d'un véritable pouvoir : il accorde ainsi protections et recommandations pour faciliter les projets de carrière de nombreux lettrés (comme Jean-Jacques Bouchard), ou pour un poste de bibliothécaire, ou encore pour bénéficier d'une mission diplomatique. Il conseille, protège et patronne ainsi nombre de ses interlocuteurs : une sorte d'éminence grise, de père Joseph de la République des lettres...

Au total, Peiresc dispose de soixante-dix-neuf agents permanents, présents à Constantinople et Smyrne, mais aussi dispersés sur l'ensemble du pourtour méditerranéen : toute une chaîne de Provençaux et de marchands auxquels s'ajoutent diplomates et missionnaires, notamment capucins : grâce à eux, Peiresc est le premier lettré à entreprendre de manière systématique l'inventaire des scriptoria des monastères coptes d'Égypte. On peut observer ce réseau oriental en action à partir, notamment, d'une aventure pour le moins picaresque : en 1635, Agathange de Vendôme, père capucin, lui annonce qu'il peut obtenir un psautier hexaple (copte, arménien, abyssin, arabe, chaldéen) se trouvant au monastère de Saint-Macaire (entre Le Caire et Alexandrie), en échange d'un calice et d'un plat en argent. L'échange a bien lieu et notre intermédiaire fait parvenir le précieux ouvrage à un marchand provençal au Caire, dont le frère est à Marseille. Le document est aussitôt chargé sur une barque, bientôt attaquée par des corsaires : le livre est perdu, mais aux mains du gouverneur de Tripoli. Peiresc met alors en action tout son réseau pour le récupérer. Plusieurs années et péripeties plus tard, l'ouvrage est retrouvé à Malte pour être finalement offert au cardinal Barberini à Rome. Le tout a duré des années, mobilisé une demi-douzaine de personnes et des dizaines de lettres.

À propos, précisément, de ces lettres, on découvrira de précieuses indications sur les conditions techniques de la correspondance : la vitesse (ou plutôt la lenteur) des courriers, les frais de transport (quatre sols pour une lettre) ; Peiresc a joué un rôle important dans l'ouverture d'une relation régulière entre Paris et Lyon ; l'utilisation des moyens diplomatiques (le « paquet du roi ») pour faire parvenir le courrier à Constantinople ou à Rome (la valise diplomatique du Vatican sert à correspondre avec Barberini), sans oublier le système de la double enveloppe pour échapper à la censure. Il faut aussi tenir compte de la peste, qui n'est jamais très loin, des colis qui restent en quarantaine (les courriers sont trempés dans du vinaigre aromatique pour être désinfectés), sans parler des vols, des pertes, de l'escroquerie des postillons, ou des « razzia turques » qui font rage sur les rivages de la Méditerranée...

On a longtemps considéré que les études byzantines ne se sont développées en France qu'à partir de Louis XIV, après la publication du corpus de la « Byzantine du Louvre ». Or la singularité de Peiresc est la possession de plus de cent soixante-dix imprimés et de nombre de manuscrits reliés en maroquin, tous consacrés, précisément, à Byzance telle que nous la définissons : l'Empire romain d'Orient, de 330 à 1453. Cette bibliothèque « byzantine » de Peiresc est un instrument de combat contre la religion réformée (la théologie représente le tiers du fonds), par l'importance notam-

PRÉFACE

ment des premiers conciles œcuméniques : on mesure ici le rôle de Basile de Césarée, d'Athanase d'Alexandrie et de la controverse utilisée contre les hérésies de la chrétienneté byzantine (ariens, nestoriens, juifs et païens) dont les théologiens français font un usage fréquent pour nourrir leurs écrits antiprotestants. Tant il est vrai que les guerres de Religion du XVI^e siècle se sont transformées en un conflit moins sanglant, une guerre de controverse doctrinale : après l'édit de Nantes (1598), le savoir théologique est réinvesti à des fins de conquête tout à la fois catholique et pacifique. Peiresc qui fut, d'une certaine manière, un « politique catholique », joue ici un rôle majeur dans la publication des pères grecs, comme l'édition de Cyrille d'Alexandrie par Jean Aubert en 1638 : il participe ainsi au retour aux sources religieuses du christianisme qui caractérise la Réforme catholique.

Avec l'importance toute particulière de l'*histoire* (20 % du fonds), sa bibliothèque permet de connaître les onze siècles de l'Empire romain d'Orient : on y trouve des Chronographies, la Chronique d'Eusèbe de Césarée, les œuvres de Procope de Césarée (notamment son récit détaillé du règne de l'empereur Justinien), l'épopée d'Anne Comnène, fille aînée d'Alexis I^r Comnène, auteure de l'*Alexiade*, l'*histoire* de son père en quinze livres. Peiresc possède l'essentiel des sources qui permettent de couvrir l'*histoire* de l'Empire romain d'Orient jusqu'à sa fin en 1453. Ce fonds byzantin se signale également par la taille du domaine juridique (25 % de l'ensemble) : Peiresc s'est constitué là une puissante bibliothèque de travail, qui nous fait apprécier l'attachement naturel et durable pour l'*œuvre* de Justinien : c'est sous cette forme que l'Occident médiéval a adopté le droit romain antique à partir du XII^e siècle et le magistrat possédait, semble-t-il, toutes les éditions du *Code Justinien* parues depuis le début du XVI^e siècle.

Sa bibliothèque byzantine lui a permis, par ailleurs, de jouer un rôle dans deux grands projets d'édition : tout d'abord, le texte grec des Basiliques (élaboration grecque de la codification de Justinien), qu'il s'agit de « donner au public », finalement publiés, après sa mort, par Charles-Annibal Fabrot en 1647 ; ensuite, les écrits du jurisconsulte Théophile (VI^e siècle). Cette édition fut réalisée, elle aussi, par Fabrot : le livre paraît en 1638, après la disparition de Peiresc. Mais ces exigences scientifiques ont été respectées : le choix des caractères, la présence de notes et d'un appareil critique, questions qui ne sont pas encore tranchées au temps de Peiresc. Cette fois encore nous sommes bien au cœur de la « fabrique » du savoir : à cette époque, les études byzantines restent encore un champ d'études en friche, qui n'est pas autonome par rapport à l'étude de l'antiquité grecque classique. Précurseur, Peiresc fut un « pré-byzantiniste », comme il fut un « pré-égyptologue », alors que le savoir sur l'Égypte ancienne en était encore à ses balbutiements. Dans tous les cas, il a conçu son rôle dans une démarche fondamentalement collective et il s'est appliqué, avec son attention et sa culture de magistrat, à une analyse critique résolument moderne.

Anne-Marie Cheney redonne ainsi sens et vie à l'itinéraire intellectuel d'un homme oublié, collectionneur acharné, un lettré qui n'a rien publié de notable et dont l'humbleté est allée jusqu'à refuser avec courtoisie l'offre du père Mersenne qui proposait

PRÉFACE

de lui dédicacer son livre sur l'Harmonie universelle, que Peiresc avait soutenu en mettant son réseau de correspondants au service de l'auteur.

« De son visage, écrit Rubens, émanait une grande noblesse, propre à son génie, avec un je ne sais quoi de spirituel qu'il n'est pas facile de pouvoir rendre en peinture. » L'homme aux chats, le misanthrope provençal, le seigneur-magistrat de Belgentier fut avant tout un professionnel de la curiosité savante, une curiosité universelle l'ériegant en médiateur hors-norme, défenseur passionné du progrès de la connaissance mais aussi de la concorde et de l'irénisme lettrés. En un siècle d'intolérance et de guerres confessionnelles, le « prince des Curieux » (Gassendi) a su dépasser les confessions, les nations, les groupes sociaux, pour répondre à un devoir impérieux, supérieur et souverain : le plaisir de la transmission de la culture et d'un savoir partagés par le plus grand nombre. N'est-ce pas là, pour notre XXI^e siècle, une leçon et un modèle ?

Joël CORNETTE

À la mémoire de Madeleine Gouy et Claude-Jean Colombet

REMERCIEMENTS

Ce livre représente le résultat de plusieurs années de recherche dans le cadre d'une thèse de doctorat. Je tiens à remercier les Éditions Champ Vallon pour leur confiance, Monsieur Joël Cornette pour ses conseils, sa disponibilité et sa bienveillante exigence et Madame Marie-France Auzépy pour son soutien.

Enfin, je n'oublie pas ceux qui, trop tôt disparus, m'ont donné le goût de l'histoire : je pense en particulier à ma grand-mère maternelle et à mon père : ce livre leur est dédié.

INTRODUCTION

Au soir du 23 juin 1637, Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix-en-Provence, convoque son secrétaire dans sa chambre à coucher pour lui dicter cette lettre : « Monsieur mon frère, voyant que je me meurs et que je ne suis plus désormais en état de vous entretenir de beaucoup de choses, [...] je vous prie de continuer le dessein que j'avais de faire imprimer le livre d'Enoch, et pour cet effet faire venir le Père Gilles de Loches pour le traduire, afin que ce livre qui a été inconnu jusqu'à cette heure et que j'ai eu tant de peine et de dépenses ne vienne à se perdre et le public en demeure frustré [...]. Adieu, mon cher frère, priez Dieu pour moi¹. »

Au seuil de sa mort, Peiresc consacre ainsi ses dernières forces à assurer la publication d'un manuscrit éthiopien recherché pendant plusieurs années en Égypte, Le livre des révélations d'Enoch, un des écrits de l'Ancien Testament attribué au bisaïeu de Noé². Cette ultime volonté est à l'image de sa vie, entièrement consacrée à l'érudition et à la diffusion du savoir. Poussé par une curiosité insatiable, le parlementaire provençal a employé sa fortune pour acheter manuscrits, antiquités, plantes et animaux exotiques. Il a lancé ses correspondants au Levant sur la piste de tout ouvrage qui le fascinait et organisé des missions scientifiques pour calculer les longitudes en Méditerranée ou déchiffrer la langue copte. Comme il le rappelle à son frère, qu'il importe la dépense, qu'il importe l'énergie nécessaire, il ne faut pas que « le public en demeure frustré ».

L'expression de l'humaniste italien Pic de la Mirandole (1463-1494), « De omni re scibili », s'applique parfaitement à Peiresc : savoir tout sur

1. Peiresc meurt le lendemain, le 24 juin 1637, à 57 ans.

Philippe Tamizey de Larroque, *Lettres de Peiresc, Tome VI : lettres de Peiresc à sa famille et principalement à son frère 1605-1637*, Paris, Imprimerie nationale, 1896, p. 660-661.

2. Ce texte fait partie du canon de l'Ancien Testament de l'Église éthiopienne orthodoxe mais est rejeté par les juifs et n'est pas inclus dans la Septante. Il est répertorié dans l'inventaire après décès de la bibliothèque de Peiresc (Bibliothèque Inguimbertine, ms. 640, f° 113 : *Revelationes Henochia ethiopicae*, ms. en vélin, petit *in-4°*, recouvert en maroquin). Il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France : BnF, ms. or., éthiopien 117.

INTRODUCTION

tout. En effet, il s'intéresse à l'histoire ancienne, à l'histoire de France, à la numismatique et à l'archéologie, au droit, à la géologie mais aussi à la zoologie et à la biologie, aux sciences physiques, à l'astronomie. Le programme rabelaisien d'éducation est largement dépassé ! L'érudit provençal a ainsi constitué des dizaines de registres recouverts en parchemin et formé des recueils sur tous les sujets qui le passionnaient : une « recette pour faire dormir ou resver » côtoie des notes sur la dissection d'un caméléon et des lettres accompagnant un envoi de graines¹. Un dossier consacré aux « Turcs. Voyages. Mélange de papiers divers » propose 575 feuillets de nouvelles de Seyde et d'Alger, des récits de voyage et des retranscriptions de traités comme la « copie d'un petit avertissement et succinctes instructions des intérêts qu'a le Roy d'entretenir l'alliance avec le Turc, dressé par M. de Brèves² ».

Cet homme, à la personnalité aussi originale qu'attachante, a côtoyé les plus grands érudits européens de la première moitié du XVII^e siècle : Galilée, Rubens, Scaliger... Sa disparition a été pleurée dans toute l'Europe savante, et bien au-delà, des Provinces-Unies à l'Italie, de l'Angleterre à Jérusalem. Et pourtant, aujourd'hui, son nom n'évoque presque plus rien : un planétarium à Aix-en-Provence, un collège et une rue à Toulon et, pour les plus lettrés, son amitié avec le philosophe Pierre Gassendi ou sa correspondance avec le poète François de Malherbe.

Nous avons voulu redonner vie à cet érudit méconnu en partant du moteur de son existence : la transmission du savoir. Il faut dès lors entrer dans son cabinet de travail et le regarder sélectionner un ouvrage, examiner avec attention un passage et finalement souligner les données les plus remarquables d'un coup de plume assuré... Parmi ses sujets d'admiration, l'Empire byzantin, son histoire et sa civilisation, l'attirent particulièrement. Excellent helléniste, philologue remarquable, il peut rivaliser avec les grands éditeurs de textes grecs, ses « amis » Charles-Annibal Fabrot, Jacques Sirmond ou Denis Petau. Il sollicite sans relâche ses agents au Levant et achète de rarissimes manuscrits grecs des IX^e, X^e et XI^e siècles. Il acquiert une magnifique plaque d'ivoire sculptée de la première moitié du VI^e siècle, connue sous le nom d'« ivoire Barberini ». Aujourd'hui conservée au musée du Louvre, elle constitue un des objets byzantins les plus prestigieux de la collection parisienne. Pour autant, dans son étude aixoise, il n'existe pas de registre intitulé « Empire romain d'Orient » car Byzance appartient à un ensemble plus vaste qui excite son appétit de savoir : le monde méditerranéen.

Restituer son goût pour cet Orient demande de l'accompagner dans sa bibliothèque, riche de plus de quatre mille titres dont cent soixante-qua-

1. Carpentras, Bibl. Inguimbertine, ms. 1821.

2. *Ibid.*, ms. 1777.

INTRODUCTION

torze ouvrages byzantins, de l'écouter lire à haute voix les lettres reçues de ses correspondants lettrés en France et commissionnés en Méditerranée orientale et de se pencher au-dessus de son épaule pour l'observer en plein travail. Tel est le projet de ce livre : suivre pas à pas Nicolas-Claude Fabri de Peiresc dans son inlassable quête et « fabrique » du savoir.

PREMIÈRE PARTIE

Le « système Peiresc » : une ouverture atypique sur le Levant